

LES RITES FUNERAIRES EN PAYS SENOULO : ETUDE DE CAS DE NANKORODOUGOU, BURKINA FASO

GANSONRE Boukaré

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)

Mail : gaboukare@yahoo.fr

OUATTARA Oudou

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)

Résumé

Les Senufo, peuples identifiés comme des habiles paysans, habitent une vaste étendue territoriale dans l'ouest du continent africain. Ils désignent les populations dont la langue parlée est le « Sénar ». Leur histoire se montre à la fois riche d'enseignements mais aussi bien complexe. Ainsi, les mouvements migratoires engendrés par la recherche des terres cultivables suite à la croissance démographique et aux troubles sécuritaires, seraient à l'origine des subdivisions de l'ethnie Senufo. Ils occupent un vaste territoire intégrant des parties du Nord de la Côte-d'Ivoire, du Sud-Est du Mali et de l'Ouest du Burkina Faso. Ils constituent l'une des communautés ethniques les plus importantes de l'occident burkinabè. La communauté Senufo, restée longtemps attachée à sa tradition, a développé au fil des siècles, diverses pratiques culturelles auxquelles elle accorde une très grande importance. Au titre de ces pratiques, nous avons les funérailles dont la célébration constitue un aspect très important de la culture et des traditions Senufo ; ce qui ne s'aurait laisser indifférents les historiens des religions et des faits culturels. C'est dans cette logique que s'inscrit notre étude. Elle vise à examiner comment la communauté senufo de Nankorodougou célèbre ses funérailles. En particulier, nous nous intéressons aux aspects organisationnels et fonctionnels des funérailles.

Mots-clés : Senufo, funérailles, Nankorodougou, Burkina Faso

Abstract

The Senufo, a people identified as skilled farmers, inhabit a vast territory in West Africa. They are the people whose language is Senar. Their history is both rich in lessons and quite complex. Migratory movements driven by the search for arable land following population growth and security crises are

believed to be the origin of the subdivisions within the Senufo ethnic group. They occupy a vast territory encompassing parts of northern Côte d'Ivoire, southeastern Mali, and western Burkina Faso. They constitute one of the largest ethnic communities in western Burkina Faso. The Senufo community, long attached to its traditions, has developed various religious practices over the centuries to which it attaches great importance. Among these practices are funerals, the celebration of which constitutes a very important aspect of Senufo culture and traditions; This is something that cannot fail to interest historians of religions and cultural phenomena. It is within this framework that our study is situated. It aims to examine how the Senufo community of Niankorodougou celebrates its funerals. In particular, we are interested in the organizational and functional aspects of these funerals.

Keywords: *Senufo, funerals, Niankorodougou, Burkina Faso*

Introduction

Dans la plupart des sociétés d'Afrique de l'Ouest, la mort occupe une place centrale. Elle n'est pas perçue comme une rupture définitive, mais comme une étape du cycle de la vie qui lie les vivants, les morts et les générations futures. Chez les Senoufo, cette conception trouve une expression particulièrement structurée à travers les célébrations des funérailles. Au Burkina Faso, le village de Niankorodougou, situé dans la province de la Léraba, région des Cascades, constitue un terroir où les traditions senoufos se maintiennent avec une grande vitalité. Malgré les influences de l'islam et du christianisme, la communauté continue d'organiser les funérailles selon un protocole ancestrale qui mobilise l'ensemble du village. Loin de se limiter à l'inhumation d'un corps, les funérailles traditionnelles constituent un ensemble de rites complexes, étalés sur un long temps. C'est ce riche patrimoine culturel senoufo que cet article se propose d'étudier à travers le cas spécifique de Niankorodougou. Pour y parvenir, nous avons adopté une démarche méthodologique basée sur des sources écrites et orales. Les documents ont été consultés dans des bibliothèques à Ouagadougou et les sources orales sont issues de l'exploitation de données d'enquêtes de terrain effectués

à Niankorodougou auprès de plus d'une dizaine de dignitaires des différents quartiers du village entre 2025 et 2026. Les résultats obtenus s'articulent autour de trois axes. Ainsi, après un aperçu sur les croyances et pratiques religieuses qui fondent la vision sénoufo de la mort, nous examinons le déroulement des funérailles qui vont des obsèques aux grandes funérailles. Enfin, nous mettons en lumière les fonctions sociales et spirituelles de ces cérémonies qui assurent la cohésion du groupe et la continuité entre les vivants et les morts.

1- Aperçu sur les croyances et pratiques religieuses traditionnelles de Niankorodougou

1-1 La représentation de la vie et de la mort

A l'instar des autres peuples, le peuple Sénoufo est animé par le désir de comprendre et d'élucider le monde qui l'environne. Chez les communautés sénoufo, la conception de la création de l'univers peut connaître des changements d'un sous-groupe à un autre mais l'origine reste la même. Le mythe de la création selon la perception du monde par le Sénoufo a été décrit par l'ethnologue Bohumil Holas (1956 :131-138) à la fin des années 1950. Selon ses récits, la création de l'univers est le fait de deux entités : l'une masculine, *Koulotyôlo* (Dieu suprême à qui les Sénoufo attribuent la fracture première du monde et de tout ce qui existe) ; et l'autre féminine, *Katiélèo*. Le récit selon ce mythe est qu'après avoir créé le jour, le soleil, la nuit, la lune et les étoiles, *Koulotyôlô* créa la terre. Par la suite, il créa *moulo tô*, le premier homme de même que les animaux dont le caméléon, la tortue, le crocodile, le serpent python et le calao, « animaux fondamentaux » selon la mythologie sénoufo. Pour se nourrir, *moulo tô* devint agriculteur. Il demanda une compagne à son dieu qu'il obtint : *moulo nô*. *Moulo tô* bâtit la première maison. La divinité créa aussi des génies (*n'débélé, mandébélé ou tougoubélé*), pour assurer la protection de la terre. Réputés

intelligents et puissants, les génies sont aussi les gardiens de la nature et des animaux. Mais très vite, *Koulotyôlô* se retira et céda la place à son double féminin, *Katiélèo*, « vieille mère du village ». Elle devint ainsi la divinité principale de la croyance religieuse sénoufo. Elle veille sur le couple *moulo tô- moulo nô*, qui va engendrer l'espèce humaine.

Pour ce qui est de la conception de la mort, notons que cette réalité vécue est bien exprimée par des termes en Sénoufo. Ils désignent la mort à travers le terme « kagou ». Considéré comme un phénomène universel, elle ne se limite pas à une fin biologique. Elle renferme des représentations spirituelles, sociales et culturelles de toutes les sociétés humaines. La tradition orale nous enseigne que dans toutes les communautés, l'on perçoit la mort comme la sœur jumelle de la vie : elles habitent sous le même toit, elles ont la même porte d'entrée et de sortie¹. Ce qui se résume par les propos suivants : « Nous sommes venus dans le monde avec la mort, on se promène avec elle et elle peut nous prendre à tout moment et à tout lieu ². C'est la fin de la promenade sur terre. La mort est considérée comme un voyage et non une disparition totale. Le défunt de ce fait, s'arroge autant d'égards que le vivant, dans la mesure où il reste membre de la communauté. En résumé, on note que les Sénoufo croient que l'existence se prolonge bien après la mort. D'où l'habitude de s'adresser aux morts, de confier aux défunts des messages qu'ils devront transmettre aux ancêtres dans l'au-delà. D'où aussi la persistance des pratiques consistant à déposer certains biens ayant appartenu au mort sur sa tombe.

Quant à la vie de l'au-delà, elle est décrite par Ouattara Kadogodio, chef du quartier Famifasso en des termes si réalistes, qu'elle se présente comme un duplicata du monde des vivants, avec les besoins, les passions, les hiérarchies sociales identiques. Il la traduit en ces mots : « Pour nous, les morts ne sont pas

¹ Ouattara Adama, tradipraticien, entretien effectué le 10 Janvier 2026 à Famifasso I

² Ouattara Dogobia, entretien réalisé le 16 Février 2025 à Kalogora

morts. Ils continuent leur vie dans le monde de la vérité et veillent sur les vivants. Ils vivent et sont organisés comme nous. Voilà pourquoi nous ne cessons de célébrer et d'implorer nos ancêtres pour les meilleures conditions d'existence »³.

La mort est perçue de manière différente suivant l'âge et les circonstances du décès. C'est ainsi qu'apparaissent les notions de "bonne mort" ou mort naturelle et de "mauvaise mort". Est considérée comme bonne mort, la mort d'un vieillard, comblé d'années et riche de sa progéniture. Cette mort est attendue et est jugée conforme à l'ordre naturel et donne lieu à des festivités. A la place des pleurs, il y a des cris de joie, on chante et on danse. Un individu qui meurt dans ces conditions doit bénéficier en conséquence de tous les rites funéraires⁴.

Par contre, la mort d'un jeune ou d'un adulte dans ses bons moments de producteur et procréateur est qualifiée de « mauvaise mort ». C'est une perte qui perturbe l'ordre social. Par-là, la mort est vécue de façon tragique par la communauté. De même, les morts qui surviennent dans des circonstances difficiles (morsure de serpent, accident de circulation, accouchement, assassinat, suicide, foudroiement, noyade, pendaison, chute, etc.), ainsi que celle des enfants et des bébés sont qualifiées de « mauvaises mort »s. Pour les morts de jeunes, d'enfants et bébés, il n'existe pas de funérailles.

1-2 Les pratiques culturelles

Traditionnellement, les Sénoufo de Niankorodougou pratiquent plusieurs cultes qui sont dédiés au Dieu suprême et à ses intermédiaires. On note essentiellement le culte des ancêtres, le culte du *Katires* ou *Losoung*, les cultes des *kakiènegele* (fétiches).

³ Ouattara Kadogodio, entretien fait le 15 Février 2025 à Famifasso

⁴ Coulibaly Lazeni, entretien effectué le 18 Février 2025 à Kapléssa

Le terme ancêtre y est traduit par l'expression *Koulyèl*. Le culte rendu aux ancêtres dénommé *Koussoune*, joue une fonction principale dans leur système religieux et culturel. Il est le culte auquel les Sénoufo accordent plus d'importance et est le plus remarquable dans toutes les sociétés sénoufo. Il se fait en pleine saison sèche de façon individuelle et il est une obligation pour tout sénoufo de rendre ce culte à son parent disparu. Pour Moussa Ouattara, il est le culte qui permet au défunt d'avoir le titre d'intercesseur entre les vivants et le Dieu suprême et celui de protecteur⁵. Cela crée un lien entre la famille vivante et le défunt ainsi que la société de façon générale. Il devient ainsi leur messager auprès du Dieu créateur. Le culte se déroule dans le village natal du défunt et est l'œuvre des vieux du lignage maternel de celui-ci. Les sacrifices liés à ce culte sont observés au *pbégnon*⁶, l'entrée principale du village. Maurice Delafosse évoque l'importance de ce culte en ces termes : « Le culte des morts est général chez tous les Siéna (Sénoufo) et semble être la base même de leur religion ; en tout cas ses manifestations sont les plus fréquentes et les plus caractéristiques de toutes les manifestations religieuses de ce peuple » (1908 :4).

Le *Katire* ou *Losoung* désigne le principal site sacrificiel commun pour tous les Sénoufo. Ce lieu est généralement une forêt sacrée, une montagne, un cours d'eau et certains arbres comme *le* baobab, *l'*eucalyptus. On les retrouve dans les périphéries de chaque village sénoufo. Selon leur conception, ces lieux sont habités par des êtres invisibles appelés *tougoubélé* qui sont des génies, les intermédiaires les plus proches du Dieu suprême, les principaux protecteurs du village. Reconnus supérieurs à l'homme, ils peuvent décider du sort de la société en général et en particulier d'un individu. Ils sont les premiers possesseurs des terres et des eaux et c'est avec eux que les chefs de terre signent des pactes d'exploitation des terres, pactes qui

⁵ Ouattara Moussa, entretien fait le 05 Mai 2025 à Zinka

⁶ La route empruntée par les premiers habitants lors de leur migration dans le village

doivent être annuellement renouvelés. A la fin de la saison hivernale, des sacrifices populaires étaient observés sur ce site par le monde paysan pour remercier les génies bienfaiteurs et permettre la mise en consommation des nouvelles récoltes saisonnières.

Les *kakiènegele* sont des objets de fabrications humaines contrairement aux génies. A titre illustratif nous pouvons noter le *Kômô* possédé par de nombreuses familles à Niankorodougou. C'est un masque doté d'un savoir exceptionnel. Il peut prédire des bonheurs et prévenir des malheurs en lien avec la société en général ou en rapport avec tout individu présent sur les lieux de la manifestation. Des sacrifices sont alors demandés selon les cas de figure. Son culte se fait deux fois par an, au début de la saison pluvieuse pour déterminer les sacrifices propitiatoires à effectuer en vue d'une saison abondante et à la fin de l'hivernage pour donner les mesures et les précautions à prendre pour le bon déroulement de la saison sèche dans la sécurité et la santé.

Tout comme le *Komo*, le *Dangou* est une divinité qui est initiée par la confrérie *Dozo* (chasseur). Son autel est installé en brousse, le plus souvent à l'intersection de deux voix. Son culte se rend de façon annuelle et c'est à cette occasion que se font les initiations dans le cercle des *Dozo*.

En plus il y a le *Kondoro*, fétiche à l'origine réservé à la confrérie *Dozo* et plus particulièrement à ceux qui sont des chasseurs reconnus. Ceux-ci se retrouvent en brousse au moment de son culte pour échanger des secrets de la chasse et traiter des problèmes propres à leur confrérie. Son culte est annuel et se déroule généralement sous un karité.

2- Le déroulement des funérailles à Niankorodougou

2-1 Des obsèques aux petites funérailles

Après l'étape de l'annonce du décès, vient celle de la préparation du corps. Après la toilette mortuaire, le corps est

habillé, couvert de quelques pagnes et exposé dans le vestibule s'il s'agit d'un chef de village et au cas contraire, dans sa propre maison où il attend la visite des parents lointains. De là, les petits-fils sont mobilisés autour du défunt pour le ventiler et chasser les mouches qui se posent sur le corps de leur compagnon fidèle. On assiste ici à un changement de rôle car de son vivant il était comme un jouet pour ses petits-fils qui le dérangeaient à longueur de la journée. L'exposition du corps durait trois jours pour les hommes libres et sept jours pour les hommes de caste. Exceptionnellement un corps pouvait atteindre un mois avant d'être enterré quand il s'agissait d'un vieillard qui avait une fonction très importante dans la société. De temps en temps les balafongistes visitaient le corps en exposition pour lui rendre hommage.

Ensuite, vient la cérémonie d'habillage du défunt qui est l'œuvre des *yandougol*, la caste des fossoyeurs. Elle se passait le septième jour de l'exposition du corps et débutait avec la présentation des pagnes qui serviraient à habiller le corps pour l'enterrement. C'est une étape très importante car c'est par la quantité et la qualité des pagnes qu'est jugée la valeur du défunt. Il faut retenir que le minimum de pagnes utilisés étaient sept et qu'on pouvait aller jusqu'à trente pagnes pour les familles aisées. Le *lorovog*, pagne de qualité supérieure dont rêvaient toutes les familles pour habiller leurs défunts étaient réservés aux familles riches et aux chefs de village. Quant à l'habillage proprement dit qui se fait sous le rythme des balafons, il se tient sur la place du village dénommée *Kafugi* qui est généralement excentrée. Le corps est entièrement couvert et bien attaché en séparant la main droite flottante du reste du corps s'il s'agit d'un homme et la main gauche pour les femmes. La main flottante au cours de la dernière promenade montre la joie du défunt d'avoir laissé une progéniture digne de son nom et le plaisir d'être traité comme ses devanciers.

Concernant l'enterrement, il se faisait en fonction des couches sociales et des circonstances du décès. A cet effet, les enfants et les jeunes qui n'avaient pas connu certaines initiations essentielles étaient enterrés près du village dans un lieu de regroupement de plusieurs sépultures couramment appelé cimetière des enfants. Les morts violents étaient enterrés sur les lieux du décès pour éviter que cela ne se reproduise. Pour les femmes enceintes, l'enterrement se faisait de manière discrète. Il était interdit aux enfants, aux jeunes et aux adultes hommes comme femmes qui n'ont pas encore eu d'enfants de voir ce corps sous peine de stérilité. Dans la plupart des cas, même les couches sociales concernées désertaient le village et ne revenaient qu'après l'enterrement. Ce type d'enterrement était fait uniquement par les vieux de la caste des fossoyeurs la nuit.

Dans tous ces cas de décès, l'enterrement se faisait de façon subite et sans protocoles. La corp de l'individu reconnu par tous comme *Diè*, un grand mangeur d'âme, était jeté en brousse à la merci des animaux. On ne pouvait pas tenir de funérailles en son nom.

En ce qui concerne les vieilles personnes de façon générale, elles étaient inhumées le troisième ou le septième jour du décès juste après la cérémonie d'habillage dans des nécropoles situées aux alentours des collines à quelques cinq kilomètres du village. Ces cimetières portent le nom de *Yan-lég* ou tombeaux éloignés (*yan* : tombeau et *lég* : loin)⁷.

L'ensemble des rites et des danses observés pendant la période de l'exposition du corps jusqu'au lendemain de l'enterrement constitue les petites funérailles ou funérailles

⁷ Cela, pour diverses raisons. Le Sénoufo en raison de son attachement à l'agriculture, ne voulait pas utiliser les espaces favorables à cette activité pour enterrer ses morts. Aussi, les alentours des collines étaient considérés comme des zones plus résistantes aux effondrements, donc adaptées aux hypogées qui pouvaient contenir plusieurs chambres mortuaires et donc plusieurs corps.

fraîches. Elles sont particulièrement célébrées le jour de l'enterrement car c'est ce jour qu'on observe le rite essentiel des funérailles. Elles sont désignées par l'expression *Kounprik* qui dérive de deux mots à savoir « *Koun* » qui veut dire funérailles et « *Prik* » qui signifie ce qui est frais, d'où l'appellation funérailles fraîches. Elles sont dites fraîches, car elles se déroulaient le jour même de l'enterrement sans programme préétabli. Elles ne permettaient pas la participation de toutes les personnes proches du défunt compte tenu de leur caractère précipité. Elles se caractérisaient par des danses de différentes natures en fonction des appartenances sociales du défunt et de ses proches. Toutefois, les balafons restent des instruments incontournables quelle que soit la classe sociale du défunt. Ces funérailles débutent véritablement dans la matinée du septième jour avec les préparatifs pour l'enterrement qui se déroule généralement à la « descente du soleil » pour désigner les environs de 14h, 15h. Après l'enterrement, les danses continuaient jusqu'au petit matin qui marquait la fin des funérailles fraîches. Compte tenu de leur caractère précipité, il n'y a pas beaucoup d'exigences pour les funérailles fraîches. Le *tô* était la nourriture principale pour les invités. De même le peu de dolo qu'on arrivait à avoir servait de boisson.

Au lendemain des petites funérailles, se tient le rituel du *lowo* qui signifie verser de l'eau. Il se passe généralement le septième jour du décès. Ce rituel renvoie à l'étape de purification, de désinfection, de rendre propre et de couper le lien qui existait entre le défunt et ses biens, à savoir, les habits, le bétail, l'argent, les fétiches, ses femmes, etc.

Enfin, vient la phase de consultations de devins, étape primordiale avant l'organisation des grandes funérailles. Il fallait nécessairement interroger les devins pour comprendre et connaître les causes du décès afin de réparer les torts avant de

penser aux dernières funérailles. Ce qui relevait des prérogatives du chef du lignage maternel.

2-2 Les grandes funérailles ou funérailles sèches

Elles se tiennent généralement en pleine saison sèche pour ne pas perturber le calendrier agricole. Elles sont désignées par le terme *Koun-ware* (*Koun* : funérailles et *Ware* : sèche). La date des funérailles sèches est fixée par un conseil des anciens de la famille du défunt. A cet effet, c'est l'oncle maternel qui décide de la date qui est ensuite communiquée aux balafongistes que l'on souhaite inviter. Ces derniers consultent leur calendrier pour vérifier s'il n'y a pas de coïncidence avec des funérailles dans une autre famille. A cet effet, il convient de noter que cela s'explique par le fait que les sénoufo de Niankorodougou ne connaissent pas de funérailles groupées à l'image de leurs pairs d'autres localités comme le Kéné Dougou (Bangali, 1990 :18). Si c'est le cas, ils exigent un report car sans les balafongistes, il n'y a point de funérailles. Après la confirmation de la date par les balafongistes, l'information est diffusée à tous les membres proches du défunt afin qu'ils puissent trouver eux aussi des balafongistes et bien se préparer en conséquence eu égard aux gros moyens que cela nécessite.

Les rites débutent dans la matinée du jour retenu par des sacrifices de poulets sur les autels ainsi que les lieux sacrés du village, accompagné du dolo servi aux ancêtres comme libation. Ces sacrifices permettent d'implorer l'assistance des ancêtres pour le bon déroulement de l'évènement. Après ces sacrifices d'entrée, on immole les animaux (des bœufs et des chèvres) qui serviront à la cuisine pour les convives.

A l'annonce du soir, le village commence à se remplir de monde. C'est dans la nuit que commencent véritablement les funérailles. Tous les étrangers et invités sont présents au village.

La tradition nous enseigne que cette semaine-là, les morts rejoignent le village pour prendre part à la fête d'intégration d'un nouveau membre à leur rang. Tard dans la nuit, intervient le début du rite le plus important. Il s'agit du *Tchéguéfolo* qui est l'œuvre des grands balafongistes du village. A cet effet, chaque membre proche du défunt jugé prêt pour la célébration des funérailles envoyait ses balafongistes invités pour ce rite. En contrepartie, un bouc et du dolo leur étaient offerts. Ce rite qui est l'élément clé des funérailles sénoufo se déroule devant la maison du défunt. Ainsi, à minuit, les joueurs de grands tambours et de balafons déchirent le calme de la nuit par le son sourd et insolite de leurs instruments. Cela se faisait à travers le passage de chaque groupe de balafongistes en fonction de l'âge du proche du défunt qui a donné l'invitation et ce, juste après l'ouverture par les autochtones du village. Ce rite contient les sons que les morts « entendent », autrement dit, c'est le langage de ce rite que comprennent les ancêtres. Ce langage n'est pas facile à comprendre et est l'apanage des grands balafongistes et des initiés. Il débute à l'unique entrée principale du village appelée *Pbégnong* et se tient véritablement devant la maison du défunt jusqu'au petit matin. C'est le rite de l'intérieur. Il regroupe toutes les personnes proches du défunt, à savoir ses oncles maternels qui sont les chefs des funérailles, ses fils, ses petits-fils et ses belles filles en un seul lieu et permet aux familles de mieux se connaître. Ils dansent au rythme du balafon en constituant un grand cercle. Le tour du cercle se fait de la droite vers la gauche et est constitué de trois (03) tours s'il s'agit d'un homme et quatre (04) pour la femme avant de procéder à la danse normale qui se fait à tour de rôle en fonction de l'âge⁸. C'est ce rite qui permet au défunt d'intégrer sa nouvelle famille qui est celle des ancêtres. Après ce rite, les proches du défunt rejoignent leurs convives avec le groupe musical invité pour continuer la célébration jusqu'au petit matin.

⁸ Du plus âgé au moins âgé

Pour clore les funérailles, on assiste au rite du *djepan* ou rite de l'extérieur, qui se déroule dans la matinée du deuxième jour. Il est également animé par les grands balafongistes du village. Il débute à l'entrée principale du village et se déroule à l'extérieure dans la matinée. Cet espace est matérialisé par le *Kakoule*, petite butte de terre en forme de cercle, réalisée pour la circonstance. Sur cette butte, on dépose souvent des sculptures d'animaux de natures diverses (chevaux, oiseaux). De même, y sont entreposés la daba ayant servi à l'érection de la butte, ainsi que des graines de céréales comme le maïs, le riz, ainsi que du dolo. Cela consiste à montrer au public la bravoure, l'activité que le défunt exerçait de son vivant et la place qu'il occupait dans la société. Le *kakoule* est propre à chaque défunt. Ce sont les proches du défunt qui commencent ce rite avec des pas de danse. A cet effet, les entrées se font individuellement et du plus âgé au moins âgé. Chaque entrant a un son déjà connu par les balafongistes qui s'inspirent des expériences antérieures, surtout des éloges lors des grands travaux de labour. Les danseurs à leur tour donnent de l'argent aux balafongistes et échangent avec eux en laissant entendre des paroles de gloire pour se vanter et se rappeler son histoire. Ensuite s'ensuivent les personnes qui désirent manifester leur soutien à la famille par ordre d'âge. Il est considéré comme le rite de clôture.

3- Fonctions sociales et spirituelles des funérailles

3-1 fonction spirituelle

Les funérailles ouvrent la voie à l'ancestralité. Ouattara Méya, fossoyeur de caste, relève à ce propos que la mort seule ne suffit pas pour qu'un individu ait le statut d'ancêtre. « Un défunt peut rester entre les deux mondes à savoir celui des vivants et celui des ancêtres en se transformant en esprit errant. Ce qui laisse voir une présence inquiétante pour les vivants. Les mauvaises

morts, les personnes marginalisées et les individus sans inscription lignagère, c'est-à-dire les étrangers ne peuvent pas devenir ancêtre »⁹. Pour qu'un défunt obtienne le statut d'ancêtre, il faut : les rites funéraires complets, le respect des normes sociales et la reconnaissance collective par les vivants. Sans ces conditions, le mort n'accède pas à l'ancestralité. Cros et Bonhomme traduisent bien cela en ces mots : « La mort ne suffit pas à transformer automatiquement un défunt en ancêtre, cette transformation est le résultat d'un processus « d'ancestralisations » auquel participent au premier chef les funérailles » (Cros M. et Bonhomme J., 2008 :167). Celles-ci permettent donc une meilleure intégration des morts dans leur nouvel univers. « Les funérailles constituent la clé de la porte de l'univers des ancêtres » (Gansonré, 2010 :94). En retour, ces derniers veillent sur les vivants en les protégeant, en leur permettant d'avoir des bonnes récoltes et de la prospérité (Thomas LV, 1968).

Les rituels funéraires permettent au défunt de quitter le monde des vivants pour rejoindre celui des ancêtres. La traversée de ce chemin n'est possible que si les principales étapes des rites sont bien suivies et respectées à la longue.

3-2 Les funérailles, sources de cohésion et de transmission de valeurs

Les manifestations funéraires sont garantes de la cohésion sociale. Cette affirmation est fondée sur la solidarité funéraire que l'on observe dans les sociétés africaines de façon générale. En effet, chez les Sénoufo de Niankorodougou, une famille qui doit organiser les funérailles n'a pas à se faire des soucis par rapport à l'accueil des étrangers. Les questions de restauration et d'hébergement deviennent une affaire de toute la communauté. Ainsi, chaque membre de la communauté y

⁹ OUATTARA Méya dit Siaka, entretien effectué le 19 Février 2025 à Tagouassoni

participe à travers des dons de diverses natures (argent, vivres, animaux). Les femmes se mobilisent pour les corvées d'eau et autres tâches ménagères (cuisine, vaisselle, etc.)

Les funérailles sont source de mobilisation de toute une communauté entière : voisins, membres du clan d'appartenance du défunt, anciens, jeunes, hommes et femmes. Elles demeurent l'ultime occasion qui rassemble véritablement tous les habitants de la zone concernée sans aucune distinction. Elles dépassent largement le cadre restreint des liens de sang pour affecter la parenté au sens large. De plus, « Ce sont les rites effectués lors de la cérémonie qui permettent de rétablir la paix intérieure des proches du défunt, mais aussi l'ordre social qui règne au sein de la communauté » (Dambélé, 1992).

Par ailleurs, les funérailles sénoufo sont considérées comme une école pour les jeunes générations. Elles sont l'ultime occasion de formation de l'individu par l'observation : voir, écouter, et ne pas oublier. Il faut absolument assister au déroulement de toutes les cérémonies. C'est alors que l'on voit la manière dont les gens se comportent lorsqu'ils se trouvent être au centre des rites. L'on observe également les différents objets rituels et leurs usages. C'est le moment où les vieux ont la mémoire fidèle et fertile. Ils peuvent ainsi expliquer le sens réel de tel ou tel rite. Chaque génération y trouve sa place : les jeunes sont formés, les anciens dirigent, les femmes soutiennent. Par le biais des rites funéraires, des récits et des danses, les vivants honorent les morts tout en renforçant leur propre identité. La mémoire des ancêtres est transmise oralement et symboliquement, assurant la continuité du groupe et la fidélité aux valeurs du clan.

Conclusion

Au terme de cette étude sur les funérailles traditionnelles à Niankorodougou, il ressort que la mort, loin d'être un évènement individuel, est avant tout une affaire collective chez les Sénoufos. L'analyse des croyances a montré que la vision du monde sénoufo repose sur une continuité entre les vivants et les ancêtres. La mort est ainsi perçue comme un passage obligé vers le monde invisible, passage qui doit être rituellement encadré pour garantir l'équilibre de la communauté. La description des pratiques funéraires à Niankorodougou révèle un protocole complexe et codifié. De la veillée funèbre à la sortie des masques en passant par le rôle central des fossoyeurs et des balafongistes, chaque étape répond à une logique précise : accompagner le défunt, apaiser les esprits et réaffirmer l'ordre social.

Enfin, l'examen des fonctions sociales et spirituelles des funérailles montre qu'elles jouent un rôle fondamental. Sur le plan social, elles renforcent la solidarité, transmettent les valeurs et réactualisent la hiérarchie villageoise. Sur le plan spirituel, elles assurent la protection des vivants et l'intégration du défunt dans la communauté des ancêtres, garants de la fécondité et de la prospérité du village.

Toutefois, retenons que ces rites traditionnels ne sont pas figés. A Niankorodougou comme ailleurs, ils font face aux mutations liées à l'islam, au christianisme et à la modernité. Malgré ces influences, les funérailles demeurent un pilier de l'identité culturelle sénoufo. Elles constituent ainsi une réponse vivante à la question essentielle de toute société : comment donner sens à la mort pour mieux organiser la vie des vivants.

Bibliographie

BANGALI Lamissa, 1990, *Yagbaké ou les grandes funérailles chez les Sénoufo de Sokouraka (province du KénéDougou)*, Mémoire de maîtrise de sociologie, Université de Ouagadougou.

CISSE N'do, 2010, *Les rites initiatiques chez les Senoufo (sud-Mali)*, Edition harmattan, Paris.

COULIBALI Sinali, 1978, *Le Paysan Sénoufo*, les Nouvelles éditions africaines, Abidjan-Dakar.

CROS Michèle et BONHOMME Julien, 2008, *Déjouer la mort en Afrique : or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches*, Harmattan, Paris.

DEMBELE Adama, 1992, *Les rites funéraires sénoufo : de la mort au statut d'ancêtre chez les Sénoufo du Folona et du kaboila (cercle de kadiolo, Mali)*, Université de Paris 12.

DELAFOSSÉ Maurice, 1908-1909, *Le peuple siéna ou sénoufo*, Geuthner, Paris.

GANSONRE Boukaré, 2010, *Les pratiques religieuses traditionnelles à l'épreuve de l'expansion des religions universalistes dans le Ratenga (XIX^{ème} XX^{ème} siècle)*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Ouagadougou.

HOLAS Bohumil, 1957, *Les Senoufo (y compris les Minianka)*, Presse universitaire de France, Paris.

KELETIGUI Jean Marie, 1978, *Le Sénoufo face au cosmos*, Nouvelles éditions africaines, Abidjan.

KOUAKOU Désiré M'bra, 2014, *Histoire des Sénoufo Niarafolo*, Ferkessédougou-Côte-d'Ivoire.

OUATTARA Ferdinand Tiona, 1988, *La Mémoire Sénoufo : bois sacré éducation et chefferie*, Association ARSAN, Paris.

THOMAS Louis-Vincent, 1968, *Cinq essais sur la mort africaine*, Dakar.